

“C'est un piège de vouloir absolument meubler notre ennui”

Du Père Buyse : 24/04/2020 Interview Alexia Vidot pour « LA VIE »

Après avoir exercé son ministère pendant 35 ans tambour battant, Raphaël Buyse, prêtre du diocèse de Lille, s'est retiré dans un monastère et s'est confronté au vertige de l'ennui. Il évoque cette expérience comme une ligne de crête... et ce qu'elle lui a enseigné.

Des propositions jaillissent ici ou là et par milliers pour occuper nos journées confinées. Pourquoi l'homme moderne a-t-il si peur de s'ennuyer ?

La perspective de l'ennui peut donner le vertige, générer une peur bleue du vide car, **en l'absence de choses à faire, nous sommes acculés à l'intériorité, ramenés à des questions existentielles** : c'est quoi ma vie ? Quel est le sens de mon existence ? Ai-je de la valeur si je ne fais rien, si je suis inutile, improductif ? Parce que nous ne voulons pas entendre ces interrogations gênantes, et encore moins y apporter de

réponse, nous courons après des occupations qui sont autant de fuites de notre condition fragile et de notre abîme intérieur. Mais c'est un piège que de vouloir meubler absolument notre ennui, de le chasser systématiquement en comblant tout espace de silence et de « rien » ! C'en est un aujourd'hui particulièrement, mais dans lequel nous tombions avant, hors temps de crise... Par exemple, dans le train, au lieu de rester assis bien tranquillement à regarder les nuages et la nature, nous cherchions - et moi le premier ! - à rentabiliser chacune de nos précieuses minutes : un e-mail à envoyer, un coup de fil à

passer, une série à regarder, etc. **Si seulement nous pouvions saisir le confinement forcé comme une occasion de redécouvrir les vertus de l'ennui**, de le goûter au lieu de l'éviter, de le laisser faire son oeuvre en nous ! Ce n'est pas très « tendance » de dire cela dans un monde trop souvent agité, mais je crois que cela pourrait nous rendre plus humains, car plus conscients de l'essentiel de notre humanité.

Quel est cet essentiel que nous pouvons découvrir ?

Depuis le début du confinement, je suis très touché par le nombre de gens qui se téléphonent, qui reprennent contact avec des membres de leur famille ou des amis qu'ils avaient perdus de vue, qui inventent mille manières de prendre soin de l'autre, de veiller sur lui. Ma voisine que je rencontre rarement, par exemple, est venue me demander si j'allais bien ! J'ose avancer que cette quarantaine imposée est en cela une chance, car elle nous donne de comprendre, d'une manière nouvelle et très concrète, que **la vie est précieuse et belle si nous vivons comme des personnes reliées les unes aux autres**. Au creux même de l'ennui, de ce temps qui peut nous sembler long et silencieux, nous nous découvrons en effet comme des êtres créés avant tout pour la relation, dépendant les uns des autres, suspendus à cette parole : « Tu as du prix à mes yeux et je t'aime ! » Nous réalisons que notre dignité ne repose pas sur notre « faire » ou notre « avoir », mais sur **notre « être-avec »**.

“Au creux même de l'ennui, nous nous découvrons comme des êtres créés avant tout pour la relation, dépendant les uns des autres.”

Pour ceux qui souffrent de solitude et d'isolement, l'ennui peut donc être insupportable...

Effectivement. Ceux qui n'ont personne à qui se relier sont extrêmement fragilisés dans une telle situation. Et l'on touche ici le paradoxe de l'ennui : il peut tout aussi bien ouvrir des êtres à la contemplation de la vie qui se donne et se reçoit qu'en entraîner d'autres dans la noyade, dans un immense désespoir. Je pense particulièrement aux malades à l'hôpital ou dans les Éhpad qui, en ces jours, meurent seuls - voilà, selon moi, le vrai drame de cette crise. Ils meurent tout nus, y compris de leurs relations. Je veux croire que Dieu n'est pas loin d'eux et que les mains de leurs soignants sont celles de la divine tendresse.

L'ennui peut ouvrir à la contemplation, dites-vous. Or, dans notre vie spirituelle, ne cherchons-nous pas aussi à le fuir ?

La boulimie spirituelle existe ! Certains chrétiens peuvent passer leur vie à naviguer d'un groupe de prière à l'autre, à courir après des nouveautés spirituelles, après des mots et des réponses...

Aujourd'hui, certaines choses sur Internet et sur les réseaux sociaux me hérissent, comme s'il fallait profiter de ce confinement pour gaver spirituellement les gens ! Oui, il y a des propositions « gavantes » actuellement, et qui

ne sont pas aidantes. Car la vie spirituelle n'est pas là pour remplir un vide existentiel, mais pour ouvrir sur une autre dimension de l'existence. Nous ne pouvons pas nous déplacer pour rencontrer des frères, pour participer aux célébrations eucharistiques ? Eh bien, ce n'est pas si grave ! Accueillons cette impossibilité comme une providence, et n'essayons pas trop vite de trouver des réponses et des solutions de rechange.

Laissons-nous au contraire creuser par la soif, travailler par le silence, la solitude, le dépouillement, par le désir de retrouver dès que ce sera possible notre communauté pour célébrer l'eucharistie. L'ennui est ce temps où nous pouvons laisser résonner en nous nos questions, nos doutes, avec cette conviction - la mienne, en tout cas – que Dieu nous répondra, un jour ou l'autre, et d'une manière que nous n'attendions sans doute pas. Car l'ennui ouvre en nous un espace intérieur où Dieu peut se révéler autrement.

“ La vie spirituelle n'est pas là pour remplir un vide existentiel, mais pour ouvrir sur une autre dimension de l'existence.”

Vous semblez parler d'expérience...

Je suis le dernier d'une famille de sept enfants, arrivé bien après l'avant-dernier. Mes parents étaient commerçants bouchers et ne prenaient qu'un seul jour de congé dans l'année : le vendredi saint ! Très jeune, j'ai donc dû vivre tout seul. Et cette solitude, quelquefois ennuyeuse, m'a appris à ne rien faire, à rêver, à flâner, à imaginer - c'est l'une des vertus bienheureuses de l'ennui que de booster la créativité de ceux qui s'y livrent. Mais au fil du temps, j'ai été rattrapé par le chromosome familial de l'hyperactivité !

Pendant des années et des années, j'ai vécu ma vie de prêtre en courant. Il fallait toujours inventer des projets, créer des équipes, lancer des rencontres... jusqu'au jour où j'ai senti que quelque chose ne sonnait pas juste. Au bout de 15 ans comme responsable de la pastorale des jeunes, un ministère au rythme trépidant, j'ai donc voulu arrêter ma course au remplissage et faire une expérience de vie monastique -

elle me fascinait depuis l'adolescence. Je suis allé me poser au monastère bénédictin de Clerlande, en Belgique, avec, peut-être, l'idée d'y rester. Mais alors que j'étais parti pour rencontrer Dieu... il n'était pas là ! Dans la monotonie de mes journées, dans la troublante expérience de son absence, j'ai essayé d'obtenir des réponses : « Dieu, où es-tu ? » En écho, j'entendais : « Es-tu ? Est-ce que tu existes ? Qui es-tu vraiment ? Après quoi cours-tu ? Acceptes-tu de laisser ce vide se creuser en toi ? » Le choc

abyssal de l'ennui m'a ouvert l'oreille à ces questions essentielles et quand, l'année suivante, j'ai retrouvé mon diocèse de Lille, je n'étais plus tout à fait le même homme.

“ Alors que j'étais parti pour rencontrer Dieu en monastère... il n'était pas là ! ”

Comment laisser Dieu creuser en nous le vide pour qu'il soit fécond ?

Le psaume 62 me touche beaucoup : « Dans la nuit, je me souviens de toi et je reste des heures à te parler. Oui, tu es venu à mon secours : je crie de joie à l'ombre de tes ailes. » On peut remplacer « nuit » par « ennui »... Dans la nuit de notre ennui, souvenons-nous des bénédictions de Dieu, faisons mémoire de tout ce que nous avons déjà reçu de nos frères, de nos amis, de nos communautés, dans l'Église et dans tant d'autres lieux. Alors nous pourrons « crier de joie », d'une joie ténue, recueillie. Alors pourra jaillir, de notre ennui saturé de désir, une « lumière noire » selon la belle expression de Madeleine Delbrêl.

L'ennui serait lié au désir ?

Je m'ennuie parce que je désire quelque chose, et ce quelque chose, j'ai parfois du mal à l'identifier ou bien il me fait défaut, alors cela me travaille. Donc oui, **l'ennui est du côté du désir**. Alors que l'oisiveté, elle, consiste à ne plus rien désirer, à perdre le goût de tout, à ne pas être en éveil et à se laisser aller.

L'ennui aussi peut être un « démon » - celui de l'acédie* dont parlaient les moines. Alors comment discerner le bon du mauvais ?

Il y a un ennui spirituel qui peut étouffer en nous le désir. Perdre le goût de Dieu, ce n'est pas si grave - il ne nous en voudra pas ! Mais perdre le goût des autres... c'est terrible. Si nous sentons poindre ce mauvais ennui en nous, alors nous devons nous remonter les bretelles, taper des pieds au fond de la piscine pour remonter bien vite ! Et si nous le voyons chez un frère, nous avons le devoir de l'aider. La clé de ce combat ? Sortir de soi et regarder l'autre. D'où l'importance aussi, dans ces périodes difficiles, de ne pas avoir peur d'appeler à l'aide, de se faire accompagner. J'ai cette conviction profonde : nous sommes confiés les uns aux autres.

“ Perdre le goût de Dieu, ce n'est pas si grave – il ne nous en voudra pas ! Mais perdre le goût des autres... c'est terrible.”

**l'acédie : Dans la théologie catholique, affection spirituelle qui atteint principalement les moines et qui se manifeste par l'ennui, le dégoût de la prière et le découragement.*

Est-ce grave d'éprouver ce que Marie Noël a confessé dans ses Notes intimes : « Mon Dieu, je ne vous aime pas, je ne le désire même pas, je m'ennuie avec vous » ?

C'est plutôt bon signe, je crois, que de ne pas trouver dans la prière la nourriture que nous espérons ! Parce que si nous sommes immédiatement comblés, et comblés selon nos attentes, cela veut peut-être dire que nous façonnons un peu Dieu à notre image... Et puis mieux vaut s'ennuyer avec le Seigneur que de rabâcher des prières comme des païens par peur du silence.

Personnellement, je m'ennuie terriblement

lorsque je prie (rires). Dans ces cas-là, je fais des voyages imaginaires ! Je laisse aller mon esprit penser à telle ou telle personne et alors je dis : « Regarde, Seigneur, untel que j'aime et que tu aimes ! Bénis-le. Donne-lui le pain dont il a besoin aujourd'hui... » J'ai ainsi beaucoup voyagé pendant mon année au monastère de Clerlande. Assis dans l'oratoire, face à la forêt, je m'envolais à Tournai, à Lille et dans les environs, j'y retrouvais ma famille et des amis, puis je pouvais jusqu'à Amiens, en Bourgogne, au Cameroun, en Suisse, etc. et, à chaque étape, j'entrais dans les maisons ! C'est cela aussi, la prière.

Toute recherche de performances ou de résultats est donc à bannir dans notre dialogue avec Dieu...

Il nous faut faire le deuil d'une performance, d'un retour sur investissement, en effet ! La prière ne donne pas forcément des réponses lumineuses à nos questions existentielles, elle n'est pas toujours un dialogue fou d'amour et ardent avec Dieu. Elle est quelquefois - très souvent - dans un simple « être-là », et Dieu n'attend que ça, que nous nous déposions en Lui, **que nous lui fassions le don de notre présence nue**.

Je suis très touché par ce courant de méditation qui fleurit un peu partout en France et dans le monde. Les chrétiens font souvent la fine bouche en disant : « Ce n'est pas la prière », mais le fait de se mettre en présence et de prendre conscience d'exister est un acte éminemment spirituel ! Ne rien faire, être là, tout simplement.